Claude Calame, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*

Paris, Les Belles Lettres, 2011² [1996]

Pierre Bonnechere

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8208>

DOI : 10.4000/rhr.8208

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 124-127

ISBN : 978-2200929107

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Pierre Bonnechere, « Claude Calame, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2014, mis en ligne le 13 mai 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8208> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8208>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Claude Calame, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*

Paris, Les Belles Lettres, 2011² [1996]

Pierre Bonnechere

RÉFÉRENCE

Claude Calame, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*, Paris, Les Belles Lettres, 2011² [1996], 22 cm, 283 p. (« Vérité des mythes », 36), 25 €, ISBN 978-2-251-32459-3.

- 1 Ce livre, paru en 1996, a fait l'objet, dans la *RHR* de 1997, d'un compte rendu de P. Payen auquel je renvoie volontiers le lecteur. Depuis, l'ouvrage a été traduit en italien (Bari, 1999), puis en anglais (Princeton, 2003), et l'auteur justifie sa seconde édition française : d'importantes contributions sur « le mythe » (par ex. E. Csapo, *Theories of Mythology*, 2005 ; S. Des Bouvries, « The Definition of Myth », in *Myth and Symbol*, I, 2002), d'abord, continuent d'ignorer que tout mythe doit être envisagé en fonction de chacun de ses contextes d'énonciation, tant au niveau de sa forme poétique ou discursive qu'au plan historique plus large (politique, religion, culture, si tant est qu'on puisse en Grèce démêler les trois niveaux). Ensuite vient une revendication davantage axée sur l'éthique contemporaine : face au dénigrement des sciences de l'homme en faveur de « l'économisme le plus destructeur, [...] s'impose, dans notre approche des mondes antiques, la réaffirmation d'une anthropologie historique et critique sensible aux formes de discours et à leurs effets pratiques ». Contrairement aux rééditions qui n'en sont pas, ce livre a été remanié en bien des endroits, et la mise à jour bibliographique est un modèle du genre : rares sont les notes qui n'ont pas été augmentées.
- 2 L'ouvrage est subdivisé en trois chapitres d'inégale ampleur. Une introduction théorique, (« Illusions de la mythologie »), reprend et affine vingt ans d'analyse du

mythe (p. 19-89). Le texte, parfois elliptique, fait justice d'un concept passe-partout dont l'omniprésence dans les écrits modernes n'a d'égale que l'impossibilité à lui trouver un semblant de consistance. Le recours au modèle grec pour définir les catégories universelles de « mythe » et « mythologie », de K. Müller à C. Lévi-Strauss, est un échec complet : le concept s'avère en effet étranger aux Grecs autant qu'aux autres cultures du monde entier. Sur la base d'une stricte analyse du vocabulaire (*mythos/logos* et leurs composés), l'idée d'un passage historique du *mythos*-pensée primitive au *logos*-pensée scientifique, ou la transition du mythe à l'histoire selon nos catégories académiques, se trouve éradiquée (d'autant que les évolutions linéaires et irréversibles sont un « mythe » moderne, et qu'il faut tenir compte d'une pluralité de conceptions anciennes, visibles dans les sources). Hécatee de Milet affirme – savourons l'ironie – qu'il ne prêtera aucune attention aux *logoi* (propos fantaisistes), pour se consacrer à écrire des *mythoi* (propos véridiques). Même le passage souvent cité d'Aristote (*Poétique*, 1451a36 ss.) pour asseoir une opposition entre histoire et poésie, judicieusement remis en contexte, apparaît bien moins tranché qu'on ne le prétend.

- 3 Le cœur de l'ouvrage (p. 91-249) analyse, selon des standards sémiotiques éclairés (définis déjà p. 76-89, parfois difficiles à suivre), les grandes versions de la fondation de Cyrène : trois versions chez Pindare (IV^e et V^e *pythiques*, 462 avant J.-C., et IX^e *pythique*, 474 avant J.-C.), deux chez Hérodote, deux versions en parallèle chez Apollonios de Rhodes et Callimaque, une inscription cyrénéenne résumant la légende et enfin le récit de Ménéclos de Barcé au II^e avant J.-C. Quand elles proviennent du même auteur, ces versions diffèrent en fonction du contexte de la performance et de la forme de l'énonciation. Calame, à l'intérieur d'une même version et d'une version à l'autre, excelle à déchiffrer les niveaux de sens et les inflexions que Pindare, surtout, leur fait subir, sans oublier les entrelacs temporels qui se répondent ou coïncident autour des victoires pythiques du roi Arcésilas IV. L'histoire la plus complexe, dans la IV^e *pythique*, est centrée sur le don d'une motte de terre qui finit par donner naissance à une riche cité, grâce à Battos, son fondateur apollinien, aux mythiques ancêtres thébains, spartiates et troyens. La IX^e *pythique* suit Apollon et la nymphe Cyrène, Thessalienne transportée en Afrique, dont l'union débouche sur la civilisation et la fondation de la cité. La V^e *pythique* offre un tout autre aperçu de la même fondation, axé sur le *genos* des fondateurs, qui se perpétue jusqu'à Arcésilas. Créateur d'une chronologie stricte, Hérodote part des mêmes prémisses pour légitimer une colonisation archaïque en fonction des *topoi* sur la période archaïque, et focalise l'histoire autour des oracles delphiques, mal interprétés, qui transforment Battos, le héros bègue, en un roi sage, racine d'une longue lignée. Le « serment des fondateurs », gravé sur pierre au IV^e siècle en préambule à une alliance, fléchit certains éléments dans un autre sens, notamment un oracle spontané d'Apollon, qui contraste avec la kyrielle de consultations delphiques chez Hérodote, peu après Pindare. J'ai une remarque à apporter sur les oracles dans les *Histoires* d'Hérodote, qui y revêtent, comme le dit C. Calame, un rôle narratif et discursif. On peut même remettre en doute l'image de la mantique que les Grecs du V^e se faisaient de Delphes et consorts à l'âge archaïque, et imputer l'absence d'oracles chez Thucydide moins à une évolution religieuse ou littéraire qu'à la réalité politico-religieuse de son temps : l'idée d'une influence politique des oracles sur les cités repose presque uniquement sur Hérodote. À considérer leur rôle clef dans la logique du récit, et en comparaison avec une très longue tradition épigraphique stable et inchangée du V^e au II^e siècle avant J.-C. – voire après – le problème est Hérodote et non Thucydide.

- 4 Le troisième chapitre est une incisive conclusion. Son titre, « Ni mythe ni histoire », n'est pas une figure de style aporétique pour esquiver la difficulté d'une définition : l'histoire, comme celle de la fondation de Cyrène, en fait, n'est pas moins que le mythe retravaillée par les auteurs, et sans qu'il faille crier à la falsification, la forgerie ou la malhonnêteté : « en Grèce classique, [la] mémoire collective qui ne distingue pas entre mythe et histoire s'inscrit dans une subtile dialectique entre le local et le global, entre la pluralité des cultures des cités et la conscience du *Hellenikón* » (p. 261). S'il est un critère qui était déterminant pour reconnaître le vrai récit du faux, c'est en définitive celui de l'utilité, éthique, religieuse, philosophique, sociale, politique ou autre, souvent en relation avec l'ancienneté des traditions, et fondée sur l'adéquation des « histoires qu'on raconte » aux rites accomplis de concert.
- 5 Le propos de C. Calame est d'importance et plutôt dévastateur pour l'établissement des faits en histoire ancienne, pour notre perception du monde ancien et, « parce qu'il faut tout oser », pour notre perception de l'histoire tout court. Ce n'est pas le moindre mérite, en effet, de ce texte assez bref, que de secouer nos certitudes sur les horizons que l'histoire peut revendiquer et atteindre. Pour toutes les époques sans archives (et sans accorder à celles-ci non plus un label d'historicité au sens positiviste), il nous faut faire acte d'humilité et d'originalité. Humilité d'abord face à l'immensité des aires du passé qui sont hors de portée du savoir, même celles pour lesquelles on s'est longtemps bercé d'illusions depuis le XIX^e siècle : la fondation de Cyrène, pourtant connue par une dizaine de récits, est inaccessible sinon accessoirement par l'archéologie. Originalité, ensuite : les témoignages désormais écartés dans l'établissement des faits nous introduisent cependant au monde des représentations, et documentent autrement le monde antique : non la colonisation mais l'image qui en était véhiculée, comprise et utilisée dans le présent des témoins, voire les présents successifs de chaque témoin. Pour paraphraser un article de J. de Romilly, il nous faut admettre que Thucydide est moins que jamais « notre collègue ».
- 6 Au demeurant, « l'étonnement » auquel nous convie C. Calame, en bon philologue grec, est aussi éclairant pour nos manières de faire. À notre époque, sans aucun doute mieux équipée aux plans théorique et pratique, force est de constater le même usage de l'histoire pour satisfaire le présent et ses valeurs (le « présentisme »). Les idéologies créationnistes aux États-Unis, parmi tant d'autres, ne partagent-elles pas cette caractéristique de manipuler les données pour s'adapter à la société étatsunienne, et chaque historien, sous l'influence directe ou larvée des grands courants historiques, n'a-t-il pas, et souvent en toute bonne foi, relu les sources en fonction de ce qu'il tendait à démontrer (voir M. MacMillan, *The Uses and Abuses of History*, 2008) ? Au même titre que le « mythe » se trouve modifié chaque fois qu'un auteur le remet en forme, l'histoire est parée d'autres couleurs par chaque universitaire qui se met en quête de la « vérité ». Et si les mondes anciens, accessibles par le biais de documents rares et parvenus jusqu'à nous de façon aléatoire, semblent les plus difficiles à faire revivre, les historiens contemporanéistes ne sont pas à envier, à une époque où l'on produit davantage de documents qu'on ne peut en stocker et en lire.

AUTEURS

PIERRE BONNECHERE

Université de Montréal